

L'HOMME ET LES MONDES

Le ciel brille d'un vif éclat, miroitant sur tout son dôme de la scintillation des astres. Il est beau comme la nuit où naquit le divin Enfant, quand les anges, s'accompagnant de leurs instruments mélodieux, chantaient : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes d'une bonne volonté !*

Les étoiles, ces yeux de feu du firmament, palpitent d'ardeur ; et lorsque l'homme les considère, la vivacité de leurs prunelles se repose dans son regard, où paraît l'image de Dieu.

Cependant, presque tous les humains étaient penchés vers la terre et n'avaient pour la splendeur du ciel que les regards indifférents de la brute, lorsque le Créateur se fit homme dans une étable, comme pour enseigner que le monde ressemblait à une vaste étable d'animaux.

Et il naît dans la nuit ; car des ténèbres profondes pesaient sur l'esprit de l'homme, ténèbres dont il allait soulever, déchirer les voiles.

Il naît dans la nuit. Le jour cache les astres, et l'on n'aperçoit que de petits objets dans un horizon étroit. Mais il naît dans une nuit dépourvue de nuages, dont la clarté ne blesse pas l'œil de l'homme, facile à éblouir par les rayons du soleil et les vanités qu'il éclaire, nuit étoilée qui invite à la contemplation, et du fini attire à l'infini en ouvrant les portes d'un horizon sans borne.

Ces étoiles de la voûte azurée, on le sait, sont des soleils avec leurs planètes, comme le nôtre. Cette voie lactée, ces légers flocons qui y paraissent de distance en distance, composent des nébuleuses, masses fourmillantes de soleils et de planètes. Elles s'agglomèrent avec des nébuleuses semblables que le télescope fait voir ; et celles-ci s'enchaînent avec d'autres, invisibles ; et ces dernières s'entrelacent avec d'autres plus reculées dans l'espace insondable, et ainsi de suite à l'infini, pour rouler sans cesse, en étendant leurs cercles démesurés sur le penchant de la création féconde.

Mais où est-ce que je me perds ? O homme ! petit par ton corps mais grand par ton esprit, ne te troubles pas. Tu embrasses la création tout entière. Et c'est pour toi, créé à son image et à sa ressemblance, que le Créateur s'est incarné, et non pour la terre, ni pour la multitude des mondes matériels qui ne pensent point.

Par son intelligence, l'homme pénètre les mondes, les compte, les pèse ; puis, descendant dans les êtres imperceptibles, il renverse l'immensité dans ce qui ne paraissait que néant, en sorte qu'il est comme au milieu de deux infinis, l'infiniment grand et l'infiniment petit.

Le géant qui, par hypothèse, porterait dans ses mains notre nébuleuse, quand bien même il la rapprocherait de ses yeux, n'y pourrait apercevoir la terre avec les plus forts instruments de vision. Elle serait pour lui l'atome d'un atome, si l'on peut s'exprimer de la sorte. Et toi, ô homme ! où serais-tu ? perdu dans le néant, sans doute. Mais ne t'étonnes pas trop. A la lumière de ton esprit tu te retrouves, et sur le vaste espace tes ailes s'étendent plus vastes encore.

Relativement à son corps, l'homme peut aussi acquérir d'énormes proportions. En effet, changeons la perspective. Tiens toi, ô homme ! solidement sur ta terre, et que maintenant les nébuleuses approchent. Que celles qui sont comme des points, que celles qui, sous le rayon visuel de l'œil nu s'anéantissent, et que le verre optique rappelle au jour ainsi que des infiniments petits, que celles qui, plus reculées dans les confins de l'espace, échappent à ton pouvoir physique, mais non à ta puissance intellectuelle, se mettent en marche, bataillons de l'infini : quelles convergent vers toi, en se resserrant et se concentrant dans leurs évolutions, de manière à garder de près l'exiguïté de l'éloignement. Les voilà à la portée de tes bras. Tu peux les prendre comme des balles. Homme, tu te joues avec des mondes, des milliards de mondes ! tu les tournes et retournes en tous sens avec leurs firmaments, leurs océans, leurs continents. Et, s'ils sont habités, comme on le croit, que d'empires, que de couronnes tu possèdes, ô monarque de l'univers !

N'es-tu pas devenu ce géant de tout à l'heure ? Mais ne t'étonnes pas, image de l'infini !

Ce n'est pas tout. Pour marquer les temps, avec une vitesse inouïe ces mondes des nébuleuses roulent les uns autour des autres. Devant toi, homme, en un instant de ta vie, que de siècles, que de générations passent ! Image de l'Eternel, ne t'étonnes pas encore.

Ces nébuleuses te semblent comme de petites boules, dont les molécules sont d'innombrables soleils. Ces molécules s'agitent comme dans un métal en fusion, métal stellaire qui, solidifié, battu sur l'enclume du Forgeron divin, se taille sous les coups de son pesant marteau en pierres célestes, pour servir, celles dont tu vois voler les étincelles, avec d'autres que les anges distinguent dans les espaces des espaces, à l'édification des murs, des temples et des palais de l'immortel séjour.

Car il se fera un changement, une rénovation. Le monde matériel, en conséquence du monde spirituel qui s'est perfectionné lors de l'épreuve des anges, se renouvellera pour les hommes qui, déchus, se rétablissent par la foi en Celui dont l'incarnation s'est faite le germe de la transformation de tous les mondes universels.

Sur cette terre où l'homme naît, il prend un corps ; et sur cette terre, où l'homme souffre, il souffre pour lui montrer par la voie de l'expiation la voie du triomphe.

Homme-Dieu, il meurt sur cette terre où l'homme n'est pas destiné à vivre, et il place son trône dans le ciel des cieux, patrie de l'homme.

Et quand l'homme a bien rempli son épreuve, il reçoit son esprit après sa mort, et le garde jusqu'au jour de l'accomplissement des temps, où il le réunira au corps, pour les placer, homme parfait, avec toutes les qualités surnaturelles qu'exigera son nouvel état, dans l'édifice construit d'étoiles retouchées de ses mains créatrices.

C'est pour cela, pour mettre en son lieu l'homme créé à son image et à sa ressemblance que le Fils de Dieu s'est incarné. Et il s'est fait homme dans un petit monde, et sur ce petit monde, non pas dans la première des villes, la Rome des maîtres de l'univers, comme l'appelaient pompeusement les Césars, pas même à Jérusalem, la cité prophétique, mais à Bethléem, petit coin ignoré, et là, non pas dans un palais, ni dans un hôtelier, ni dans la maison du pauvre, mais dans l'étable des animaux.

Que fait le Tout-Puissant ? Il enfonce son levier dans le bas pour redresser les mondes qui dévient, secouer, rejeter les superbes qui, trop élancés, s'y tiennent mal, et confirmer les humbles qui, prosternés, s'y tiennent bien.

Humilie-toi, insensé, si gonflé d'admiration pour ta science des masses de matière voguant dans le vide, tu méprises la bassesse profonde de l'Incarnation du Verbe.

Et qu'à donc tant d'importance à ses yeux la grandeur des mondes ? Il est l'Infini absolu, l'Infini en acte, l'Eternel. Pour lui, tous les mondes et tous les cercles qu'ils décrivent, c'est toujours comme un point. Il ressort infiniment au delà, quelque extension qu'ils prennent. Devant sa face tous sont comme s'ils n'étaient pas, et son regard n'a pas besoin de microscope pour sonder le néant.

Accomplissant un acte d'humilité, ainsi qu'un atome entre les atomes, il est conçu dans le sein d'une femme ; et après une vie de travail et de douleur, une mort ignominieuse sur un gibet, c'est dans le sein du tombeau qu'il va.

Dans son abjection volontaire, à l'exemple des Juifs déicides, ne le renie pas, ô chrétien !

Cependant, du tombeau sans subir la corruption, il ressuscite et monte dans les plus hautes régions. Là, il invite l'homme après lui avoir montré le chemin qu'il faut prendre.

Et ce chemin, c'est Lui-même qui est la Voie, la Vérité, la Vie. Il avertit l'homme qu'il doit se renoncer, retrancher de sa vie le mal, briser les chaînes des mauvaises passions qui l'attachent, esclaves, et marcher à sa suite, armé de la croix, pour combattre l'enfer et les méchants de ce monde. Il lui donne à manger "la manne de vie, le pain quotidien du Père céleste," afin que, rassasié de cette nourriture sublime, fortifié, vivifié par elle, il repousse plus facilement de ses lèvres la coupe enchantée du vice, au bord de miel mais pleine de poison mortel, que le monde et le démon lui présentent. Il avance ainsi dans la route de ses destinées immortelles, dont il s'était écarté au

sifflement du serpent infernal et qu'il a recouvré à la voix du Christ, se courbant par l'humilité devant Dieu après s'être haussé contre lui par l'orgueil.

Alors, l'expiation accomplie, il s'élève en pleine liberté dans le ciel des anges, des chérubins, des séraphins, où astre du monde spirituel, il brille mille fois plus ardent que les feux de la terre et les soleils du monde matériel. Son cœur et de son intelligence, aux aspirations infinies de science et d'amour, s'ouvrent béants, sur l'abîme infini de connaissances et de dilections, et l'activité qui le consume trouve un aliment parfait en Dieu, l'Etre suprême, et les merveilles de la création, jetées dans l'espace, "sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part." (*)

L. Gougeon

L'HÉROINE DE LOUISBOURG

RÉCIT FANTASTIQUE

C'était en 1757, Louisbourg, fondée par M. de Costebelle au prix de trente millions, et devenue en peu de temps si considérable, qu'on l'avait surnommée le *Dunkerque* de l'Amérique, était menacée chaque jour d'une attaque de la part des Anglais.

Les pêcheurs et les marins racontaient aux bourgeois et aux badauds, que des vaisseaux anglais croisaient non loin, et que bientôt peut-être, comme des oiseaux de proie, ils se précipiteraient sur leur victime pour la dépecer. Aussi la crainte s'était emparée des habitants de la ville, du reste presque continuellement sur le qui-vive ; car Louisbourg se trouvait dans la position d'une sentinelle perdue d'un vaste camp militaire. En effet, ce poste avancé, considéré comme la clef de la Nouvelle-France, devait subir toutes les attaques que l'Angleterre dirigeait contre notre pays, objet de sa convoitise.

Or, par une journée de septembre, des marins répandirent brusquement la nouvelle qu'une escadre anglaise, composée de 19 vaisseaux de ligne, 4 frégates et un brûlot, sous le commandement de lord London et l'amiral Holborne, arrivait à pleine voile pour prendre Louisbourg.

L'alarme fut donnée immédiatement, mais les forces anglaises étaient de beaucoup supérieures aux nôtres, et l'amiral de la Motte avait reçu instruction de ne pas risquer dans un combat inégal, la meilleure flotte que la France avait pu équiper.

Cependant, les vaisseaux, que l'on distinguait maintenant dans le lointain, approchaient toujours. Les femmes, les vieillards, les enfants, pleuraient, gémissaient et priaient !...

Tout semblait perdu, quand soudain une enfant d'une douzaine d'années, fille d'un pêcheur, et qui avait subitement été frappée d'aliénation mentale, quelques années auparavant, s'élança dans les rues de Louisbourg, tête nue, cheveux au vent, l'air inspiré, en s'écriant que les Anglais n'entreraient pas dans la ville.

Le peuple regardait passer la pauvrete en lui jetant un regard de pitié.

Néanmoins, elle poursuivait sa course jusqu'au port, et là, au milieu de la foule qui guettait l'arrivée de cette flotte de malheur, elle se mit à prier à haute voix avec une si grande ferveur qu'instinctivement le peuple se prosterna et répéta ses paroles.

...Tout à coup, un éclair déchira la nue, le vent souffla avec violence et une terrible tempête s'abattit sur la ville. La mer devint furieuse, ses vagues atteignaient des hauteurs incroyables et venaient se briser en mugissant contre la grève. Et cependant, spectacle sublime, la folle était toujours là, priant avec plus d'ardeur que jamais !

La tempête s'apaisa comme elle était venue. A ce moment la pauvre petite fille se releva, poussa un cri et tomba à la renverse. Elle était morte !

(* Pascal.